

# LA COLONNE

XIXème année

Octobre 2015

## Editorial

### *Dans ce numéro, vous apprendrez à :*

- Jouer de la flûte traversière.
- Trouver un remède au SIDA.
- Résoudre les conflits nationaux.
- Et plagier des sketches des Monty Pythons

### **Dans ce numéro :**

<i>Photo de famille</i>	2
<i>Un mot d'Emeline</i>	3
<i>La rubrique cinéma</i>	4-5
<i>Fermeture de l'Université de Bruxelles</i>	6-7
<i>Bruno Schulz</i>	8-10
<i>Quelques conseils pour passer une bonne Saint-V</i>	11
<i>Seront-ils des citoyens critiques</i>	12-13
<i>Les Urluberlus</i>	14-15
<i>Jeux et surprise !</i>	16-17

Chers Lecteurs,

La voilà enfin, fruit de traditions de retards et de problèmes d'impressions et/ou numérisation : la Colonne.

Que dire de ce mois d'Octobre ? La plupart d'entre vous ont déjà pu exploré tous leurs (nouveaux) cours et ont eu la joie de découvrir le Cercle à travers ses soirées, son t'd et ses travaux aussi. Car oui, au moment où j'écris ces lignes, Ben, notre délégué Bar/commandes/travaux/record de boissons ingurgitées, se casse le dos pour vous. Vous pourrez découvrir un cercle totalement repeint en couleur « rouge sensuel » et « gris albatros ».

C'est dingue comme il y'a peu à dire sur le mois d'octobre. Ce n'est pas encore la Saint-V, la rentrée est déjà passée, aucune dictature n'est tombée ce mois-ci. J'envie presque mon collègue de 1917 au moment d'écrire son exemplaire d'Octobre, lui, il avait quelque chose à dire parce que les travaux c'est bien beau mais impossible d'écrire un édito là-dessus.

Si seulement Lionel avait accepté cette idée de coup d'état, je serai passé de « délégué anonyme » à « grand reporter sur un théâtre d'opération ». Hélas pour moi, Lio préfère sa place de vice-président. Faudrait proposer à Ben peut-être. Novembre c'est pas possible c'est la Saint-V, décembre c'est le blocus, Janvier c'est le voyage... Ben, t'es libre pour devenir dictateur à vie dès le mois de Février ? En plus, il a peint le cercle, ça lui donne un côté prolétaire, si on lui rase la barbe et qu'on lui laisse une moustache impressionnante y'a moyen d'en faire quelque chose. Il faudrait aussi lui travailler un complexe d'infériorité pour qu'il devienne violent et parano, heureusement qu'il boit beaucoup, un dictateur soûlard ça plait aussi... Ou alors mon filleul ?

*Votre dévoué Theys Benoît,  
Délégué Colonne.*



## Emeline vous parle (encore)

Le grand jour est arrivé : Mons nous voilà !

Après une bonne heure de train, nous avons pu découvrir une belle partie du folklore montois grâce à la visite du musée du Doudou rondement menée par Andy, notre guide. Ensuite, la visite du Beffroi prévue a été mise à mal à cause d'une panne d'électricité qui a duré toute la journée... Mais il en fallait plus pour nous décontenancer : Sainte Waudru et sa collégiale nous attendaient à bras ouverts ! Nous fîmes ensuite une pause midi bien méritée, l'occasion pour certains de découvrir la meilleure sandwicherie de la Capitale Européenne de la Culture : Chez Henri. L'après-midi fut consacrée à une balade pédestre animée par Lucie durant laquelle nous avons découvert, entre autres, la Grand Place, l'Hôtel de Ville ainsi que la magnifique église baroque Sainte Elisabeth. Le Mundaneum et son exposition « Mapping Knowledge » fut également au programme de cette après-midi. Enfin, la journée fut clôturée par un verre et un repas dans une ambiance chaleureuse ! Il était temps de reprendre le chemin de notre doux chez nous...

Je tenais encore à tous vous remercier pour votre présence et votre bonne humeur et en particulier Lucie Boute et Andy Cambier pour le partage de leur passion pour leur Ville!

Au plaisir de vous revoir rapidement,

Emeline Martin,

Déléguée Voyage.

P.S : N'oubliez pas Florence non plus ! Même si le voyage est sold-out comme disent les britanniques, vous pouvez toujours vous inscrire sur le liste d'attente, on ne sait jamais.

## La Rubrique Cinéma : 3 films sur l'homosexualité

### **Le Secret de Brokeback Mountain (2005)**

Été 1963, Jack et Ennis, deux jeunes cow-boys sans avenir sont embauchés pour garder un troupeau de moutons dans Brokeback Mountain, un coin de montagnes perdues au cœur du Wyoming, pour la saison. Dès les premières minutes du film, nous apprenons à découvrir les deux personnages joués par Jake Gyllenhaal et Heath Ledger. Nous les découvrons sur un parking perdu, attendant leur entretien d'embauche, Ennis est arrivé en stop, Jack dans un vieux pick-up. Nous les voyons s'observer, se jauger : les regards sont interrogateurs. Nous saisissons dès lors les caractères différents des deux jeunes hommes : un Jack extraverti et sûr de son charme face à un Ennis mutique tentant à tout prix de ne rien laisser transparaître de ses sentiments.

Cet été à Brokeback Mountain marque le début d'une idylle secrète entre les deux hommes, mais également le début d'un fardeau qu'ils porteront pendant plus de vingt ans. Une fois séparés, à la fin de la saison, nous assistons au récit de deux vies semblables à des agonies vécues dans le souvenir de cet été passé ensemble, vies égayées périodiquement par leurs rencontres étalées sur une vingtaine d'années.

Dans ce chef d'œuvre réalisé par Ang Lee, nous découvrons une Amérique des années 60 désenchantée dans laquelle l'homophobie est ancrée dans la société. Directement qualifié de « western gay » à sa sortie, Brokeback Mountain va bien au-delà de la banale histoire d'amour homosexuelle. C'est en effet une critique acerbe d'une société à l'esprit fermé, profondément homophobe et traditionaliste que nous retrouvons au travers des personnages excellemment interprétés par le quatuor d'acteurs principaux.

Des protagonistes apportant chacun leur part de d'émotion : Heath Ledger, jouant le personnage d'Ennis, est sans doute le plus poignant dans le rôle d'un homme en pleine dénégation de ses sentiments, s'efforçant à vouloir construire une famille aux côtés de Michelle Williams, jouant à la perfection la femme trompée réalisant l'homosexualité de son mari. Jake Gyllenhaal, quant à lui, livre le visage d'un homme ignoré par sa riche épouse, interprétée par Anne Hathaway, étouffé par le désir de vivre librement son amour avec Ennis.

L'émotion apportée par le jeu de ces acteur est sublimée par les prises de vue d'Ang Lee et une bande son de toute beauté. Il est également à noter que Brokeback Mountain symbolise une révolution dans le cinéma traitant de l'homosexualité celui-ci étant le premier film « grand public » impliquant des scènes de sexe homosexuelles explicites.

Dire que Brokeback Mountain est un film poignant serait peu dire à mon sens. Il est tout bonnement impossible de rester insensible face à cette histoire grave, déchirante et pleine de réflexions. Un film que je ne peux que vous conseiller de regarder.



## **Philadelphia (1993)**

Andrew Beckett est un avocat plein d'avenir et adulé de tous à Philadelphie jusqu'au jour où les associés de ce dernier apprennent qu'il est atteint du SIDA et prétextent une faute professionnelle afin de le renvoyer du cabinet. Andrew attaque alors ses anciens collègues prenant Joe Miller, avocat brillant et initialement homophobe, pour le défendre.

Ce film, porté par un impressionnant duo d'acteurs, Tom Hanks et Denzel Washington, est un des premiers films à avoir osé aborder le sujet, encore aujourd'hui tabou, de la discrimination dont sont victimes les personnes atteintes du SIDA. Le réalisateur, Jonathan Demme, ose sortir la maladie du secret à une époque où l'on ne connaît pas encore la maladie comme aujourd'hui. Il en laisse transparaître tous les symptômes et montre la progression de la maladie au travers du personnage de Tom Hanks. D'une autre part, nous assistons à l'évolution du personnage de Denzel Washington, avocat noir et homophobe, qui, d'abord dégoûté par l'homosexualité et la maladie de son client durant une longue partie du film finira par se lier d'amitié avec celui-ci.

Bien que le film tire parfois trop en longueur et que certaines scènes se font trop misérabilistes, Philadelphia n'en reste pas moins un chef d'œuvre, un film révolutionnaire dans les années 90. Il fit considérablement évoluer les mentalités. La célèbre et non moins sublime chanson « Philadelphia » de Bruce Springsteen que l'on peut entendre au cours du film offre une touche d'émotion supplémentaire à ce petit bijou du cinéma. Un indispensable à la vidéothèque d'un cinéphile digne de ce nom.

## **Jenny's Wedding (2015)**

Depuis toujours, les parents de Jenny souhaitent qu'elle se marie. Depuis toujours, celle-ci est célibataire, du moins, c'est ce que sa famille pense. En réalité, Jenny vit depuis une dizaine d'années avec sa compagne Kitty avec qui elle envisage à présent de se marier. Jenny va alors devoir faire face aux réactions et aux regards de ses parents à la découverte de son homosexualité. Si son frère et sa sœur comprennent, il n'en va pas de même pour sa mère qui craint le qu'en dira-t-on et les commérages du quartier ni pour son père, un pompier en fin de carrière, qui refuse d'accepter que sa fille puisse être lesbienne.

Film plus léger que les deux précédents, Jenny's Wedding n'en est pas moins un film touchant et abordant un sujet encore difficile de nos jours, le coming-out. L'histoire de Jenny, jouée par l'actrice Katherine Heigl, est celle du bouleversement de sa vie, du passage du placard à l'assurance de ce qu'elle est face à sa famille. Bien qu'on reste dans la catégorie du film romantique américain dégoulinant de bons sentiments, certaines scènes plus dramatiques offrent des pistes de réflexion au spectateur sur les clichés de l'amour entre deux femmes et les préjugés qui gangrènent encore la société à notre époque.

Un film récent qui nous montre qu'encore de nos jours il n'est pas simple d'assumer son homosexualité face aux regards des autres. Comédie sympathique à voir pour les amateurs du genre ou pour ceux qui rêvent de voir Katherine Heigl et sa partenaire Alexis Bledel, la jolie brune connue pour son rôle principal dans la série Gilmore Girls, se rouler des pelles.

Aurore Duriau

## **Fermeture de l'Université libre de Bruxelles**

Le 10 mai 1940, la Belgique est attaquée par l'Allemagne nazie. Le jour-même, les cours sont suspendus à l'Université libre de Bruxelles. Les étudiants non-engagés sous les armes se dirigent soit vers des centres d'incorporation, soit vers le centre du midi de la France. Ces derniers s'orientent soit vers des Centres de Recrutement de l'Armée Belge, soit vers des universités françaises. Certains professeurs suivent l'exode des étudiants et se regroupent principalement à Toulouse, où une commission interuniversitaire composée de professeurs de Bruxelles, Louvain et Liège est créée le 29 mai, et à Montpellier, où ils sont accueillis dans les facultés locales. Lorsque l'armistice est signé le 22 juin et que le maréchal Pétain arrive à la tête du gouvernement français, la communauté universitaire belge se pose la question de la reprise des activités de l'Université libre de Bruxelles. La question de l'avenir de l'institution est posée lors de la rencontre entre le professeur Smets et l'administrateur de l'Université Fernand Héger, qui envisage de négocier une réforme universitaire avec les Allemands. Cette réforme de l'université implique que les professeurs doivent se limiter à leurs activités scientifiques et ne plus utiliser leur titre à des fins non-scientifiques ainsi qu'à la surveillance des associations étudiantes.

Suite à l'occupation totale du pays et à la reddition belge sous l'ordre de Léopold III, les recteurs sont convoqués à Bruxelles par le secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique. Un Conseil d'Administration est alors réuni le 17 juin sous la présidence de Jean Servais. Les autorités académiques de toutes les universités belges décident le 20 juin de reprendre les cours et d'organiser deux sessions d'examens l'une en septembre et l'autre en octobre. Cette dernière a finalement été prolongée jusqu'à la mi-décembre pour permettre aux étudiants rentrés tardivement en Belgique d'y participer.

Cependant, la réouverture des universités ne se fait pas sans conditions. Une ordonnance du 18 juillet soumet les professeurs ayant quitté le territoire après le 10 mai à un examen de leurs activités politiques lors de leur absence. De plus, l'administration militaire allemande désire intégrer les universités belges dans l'« Ordre nouveau ». Les universités de Gand et de Liège deviendraient des institutions régionales, respectivement pour la Flandre et pour la Wallonie. Louvain se spécialiserait en théologie et l'Université de Bruxelles – qui perd son caractère libre – serait le « germanisch-deutsches Bollwerk gegen West-Europa » (peut être traduit : par « un bastion de l'Ordre nouveau germanique contre l'esprit décadent de l'Europe occidentale »).

En attendant l'application du plan nazi, l'administration militaire impose à l'Université de Bruxelles, fin octobre – début novembre 1940, la présence d'un Commissaire allemand, Walz, chargé de la surveillance de la non-implication des professeurs et étudiants dans les activités politiques, en réponse aux manifestations d'avant-guerre contre l'idéologie nazie d'avant-guerre. L'autorité allemande publie le 1er novembre un communiqué stipulant qu'« il est indispensable de prendre des mesures de précaution particulières, en vue d'effacer de l'Université tout ce qu'elle aurait de politique ». Le Conseil d'Administration garde son autorité en matière de nomination des professeurs. Néanmoins, les décisions prises par l'Université sont soumises en premier lieu au Commissaire Walz qui se réserve le droit de s'y opposer.

Deux autres mesures, vis-à-vis desquelles les autorités académiques se sont inclinées, sont prises à peu près simultanément. La première est la mise à disposition de professeurs-invités allemands pour familiariser la jeunesse belge à la pensée allemande. La seconde est la résiliation des contrats entre l'Université et des entreprises juives, la révocation des enseignants juifs et de tous les professeurs ayant affirmé dans leur enseignement ou leurs écrits des sentiments hostiles à l'Allemagne.

Le 13 novembre 1940, le recteur Van den Dungen est convoqué chez le secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique, suite à la manifestation patriotique d'étudiants devant le soldat inconnu deux jours auparavant. Le lendemain, il est informé par le Commissaire que l'établissement serait fermé en cas de prochaine manifestation étudiante publique.

Le 28 janvier 1941, le Commissaire propose le germaniste Mackensen et l'historien Fritz Quicke pour remplacer les défunts professeurs Beckenhaupt et Laurent. Dans une lettre du 30 janvier, le recteur s'oppose aux nominations de Mackensen et Quicke. Leurs candidatures sont alors retirées par le Commissaire. Celui-ci est cependant revenu avec une autre proposition pour le poste du professeur Laurent.

Afin de détourner l'Université de ses idées occidentales et d'instaurer au sein de l'institution une idéologie tournée vers l'Allemagne, le prochain but de l'occupant est de dédoubler l'U.L.B. selon des critères linguistiques (français et néerlandais) en remplaçant les professeurs suspendus par des Flamands. En réponse à cela, le recteur conteste la nomination définitive de professeurs dans les chaires vacantes.

Avec l'arrivée d'un nouveau Commissaire, Ipsen, un nouvel objectif apparaît, celui d'accroître le pouvoir de l'État au sein de l'Université, jusqu'à ce qu'elle devienne une Université d'État. La liberté d'enseignement, principe fondateur de la constitution belge, serait alors supprimée. De plus, comme le Conseil d'Administration est opposé aux mesures proposées par le Commissaire, celui-ci veut lui ôter tout pouvoir et les transférer au Bureau. Le recteur reçoit le 29 juillet un ultimatum imposant le transfert des pouvoirs du Conseil d'Administration au Bureau sous peine de la suspension totale du Conseil et de la reprise des pouvoirs par Ipsen. Près d'un mois après la date butoir, le Conseil accepte de déléguer ses fonctions au Bureau, pour la durée d'un an. Il accepte également les nominations proposées par l'occupant, précisant aux candidats que celles-ci ne seraient effectives que pour la durée de l'occupation.

Dans la perspective d'insertion de professeurs flamands favorables à l'idéologie nazie, trois professeurs sont nommés par le gouvernement militaire, le 22 novembre 1941, alors que le Commissaire Ipsen a reconnu qu'il incombe uniquement au Bureau de procéder à des nominations. Le lendemain, suite à ces nominations, le Bureau de l'Université se réunit d'urgence et propose la fermeture de l'institution. Le 24 novembre, le Conseil d'administration se rallie à cette suggestion et vote la suspension des cours. La réouverture de l'Université ne peut être envisagée que si le Conseil détient à nouveau le choix de son corps professoral et que les nominations émises par le gouvernement militaire ne sont pas effectives. L'U.L.B. ferme officiellement ses portes le 25 novembre 1941 à 10 heures. La nouvelle est annoncée simultanément aux élèves par les présidents de Faculté et aux autorités allemandes par le recteur. Les Allemands, pris au dépourvu par cette décision, interdisent aux enseignants de poursuivre leurs activités, quel que soit l'établissement.

Les portes de l'Université resteront fermées jusqu'à la libération en dépit de l'occupation de ses locaux par l'occupant pendant près de trois ans.

Orientation bibliographique

John BARTIER, Georges de VLAMYCK *et al.*, *L'Université libre de Bruxelles, 1834-1959*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1960.

Andrée DESPY-MEYER, Alain DIERKENS et Frank SCHEELINGS (éd.), *25 novembre 1941, L'Université de Bruxelles ferme ses portes*, Archives de l'ULB, 1991.

André UYTTEBROUCK et Andrée DESPY-MEYER (dir.), *Les cent cinquante ans de l'Université Libre de Bruxelles (1834-1984)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984.

Lucie Pousset

## **Bruno Schulz**

### **« Les boutiques de cannelle » de Bruno Schulz, terre étrange où se rencontrent la Nouvelle-Angleterre de Lovecraft et la Bohème de Kafka.**

Bruno Schulz, c'est un peu la personnification de « La colonne » : personne ne le connaît, personne ne le lit... (et que manquent-ils ! Et que manquent-ils...). Conscient de cette anomalie illégitime, pas une pas deux, me voilà, auprès de vous (auprès de toi) éminents lecteurs pour réparer, si pas les deux, au moins une de ces erreurs.

Les héros de Schulz ont quelque chose de Kafkaïen ; jamais ils ne s'étonnent vraiment de ce qui leur arrive. Ses ambiances, elles, auraient plutôt quelque chose des univers de Lovecraft, mélange d'onirisme et de délire. « Enfance » et « province », voilà probablement les deux responsables de cette absence d'étonnement et de cet onirisme empreignant ce recueil de Schulz. En effet, là où il faudrait chercher du côté de la modernité, et de la perte des repères l'accompagnant, pour Kafka, c'est dans un rapport complexe à l'enfance (et, naturellement, aussi à la sienne) que l'on peut tenter de comprendre la relation des personnages de Schulz à la réalité qui ne les étonne plus.

La vraie singularité, la seule chose réellement surprenante, Schulz semble la trouver non dans le monde extérieur, mais dans son enfance, dans sa plus profonde intériorité. Si le héros « schulzien » ne s'étonne pas, c'est avant tout car ses yeux sont ceux d'un enfant. L'enfance, pour Schulz, est une période et un lieu spécial, lieu d'où partirait toute vie artistique, lieu de refuge face au monde. Schulz donne l'impression qu'un homme peut vivre une vie adulte intense et complète en se limitant à la seule analyse de son enfance.

(extraits de « lettre à S. I. Witkiewicz ». pp.193-197).

(pp.193-194) « Il y a des sujets qui nous sont prédestinés, qui nous attendent au seuil de la vie. Telle fut, à l'âge de huit ans, ma perception de la ballade de Goethe, avec toute sa métaphysique. J'en avais saisi, pressenti, le sens filtré par la langue allemande que je ne comprenais qu'à moitié, et, bouleversé jusqu'au fond de l'âme, je pleurais lorsque ma mère me lisait.

De telles images constituent la richesse de l'esprit et son programme, donnés de bonne heure sous forme de prémonitions, de sensations à demi conscientes. Je crois que toute notre vie ultérieure se passe à interpréter ces aperçus, à les filtrer à l'aide de tous les contenus qui nous arrivent plus tard, en utilisant toute l'étendue de l'intelligence à laquelle nous pouvons atteindre. Ces images précoces délimitent les frontières de la création des artistes, qui, elle, découle de principes déjà tout prêts. Les artistes ne découvrent rien de nouveau, ils apprennent seulement à comprendre de mieux en mieux le secret qui leur a été confié au début, et leur création est une exégèse continuelle, un commentaire de cet unique verset imposé. D'ailleurs, l'art n'éclaircit pas jusqu'au bout ce secret. Ce nœud de l'âme n'est pas un faux nœud qui se défait lorsqu'on en tire un bout.

Au contraire, il se resserre. Nous le tripotons, nous suivons le fil à la recherche de son extrémité, et l'art naît de ces manipulations ».

(pp.196-197) « Quel genre littéraire représente les *Boutiques* ? Comment le définir ? Disons que je considère ce livre comme un roman autobiographique. Non seulement parce qu'il est écrit à la première personne et qu'on peut y déceler certains événements et certaines expériences puisés dans la vie de l'auteur. C'est une biographie, ou plutôt une généalogie spirituelle, car elle remonte aux origines les plus profondes, celles qui se perdent dans les divagations mythiques. J'ai toujours senti que les racines de l'esprit individuel, à condition d'aller les chercher assez loin, se perdaient dans une mythique forêt vierge. C'est le fond ultime, on ne peut aller au-delà.

J'ai trouvé plus tard une expression artistique saisissante de cette idée dans les *histoires de Jacob* de Thomas Mann, où elle se trouve mise en lumière à une échelle monumentale. Mann montre qu'au fond de tous les événements humains, une fois qu'ils sont séparés de la paille du temps et du nombre, apparaissent certains schémas archétypiques, des « histoires » dont ces événements sont une répétition. Chez Mann, ce sont des histoires bibliques, des mythes séculaires de Babylone et de l'Égypte. Moi, à une échelle plus modeste, j'ai tenté de retrouver ma propre mythologie personnelle, mes propres « histoires », ma généalogie mythique. À l'instar des Anciens qui faisaient descendre leurs ancêtres de mariages avec les dieux, j'ai essayé de constituer à mon usage personnel une lignée mythique d'aïeux, une famille fictive d'où je fais descendre ma véritable famille.

En un sens, ces « histoires » sont vraies, elles représentent ma manière de vivre, mon destin particulier. La dominante de ce destin est une profonde solitude, un isolement par rapport aux affaires de la vie quotidienne.

La solitude est cet enzyme qui provoque la fermentation de la réalité et précipite le dépôt de figures et de couleurs. »

Si ce n'est l'exception de ses études, Schulz a principalement vécu dans sa ville de province. La vie ennuyante et peu spirituelle de cette province à forcée Schulz au même choix que Lovecraft : l'imaginaire à la place de la réalité. Cette absence de spiritualité est justement un des thèmes de ce recueil ; le père du héros, ne pouvant supporter la banalité de sa vie commence par se déconnecter du monde pour ensuite se voir glisser dans une suite de délires qui, eux seuls, sortiront la famille de la routine.

Si Schulz est critique quant à certaines caractéristiques de la province, la ville ne suscite pas non plus chez lui une adhésion complète ; écrivain tourmenté par l'opposition, ou le lien, entre « pacotille » et « beauté » (à mettre dans le contexte du début de la production de masse), il noue un rapport mitigé, fait de regret et d'attirance, envers la ville moderne et ses conséquences, auxquelles figure une frivolité inséparable de la modernité économique ainsi qu'une aliénation des travailleurs (d'où l'intérêt de Schulz pour les mannequins d'étalage ; « esprit aliéné dans la matière, un sujet devenu objet »).

(pp.69-70) « Nous ne tenons pas, disait-il, à des ouvrages de longues haleine, à des êtres faits pour durer longtemps. Nos créatures ne seront point des héros de romans en plusieurs volumes. Elles auront des rôles courts, lapidaires, des caractères sans profondeur. C'est souvent pour un seul geste, pour une seule parole, que nous prendrons la peine de les appeler à la vie. Nous le reconnaissons avec franchise : nous ne mettons pas l'accent sur la durée ou la solidité de l'exécution, et nos créatures seront comme provisoires, faites pour ne servir qu'une fois. S'il s'agit d'êtres humains nous leur donnerons par exemple une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper du second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Par-dérrière, on pourrait tout simplement faire une couture, ou les peindre en blanc. Nous placerons notre ambition dans cette fière devise : un acteur pour chaque geste. Pour chaque mot, pour chaque acte nous ferons naître un homme spécial. »

(p.113) « nous errerons d'une enseigne à l'autre en nous trompant toujours. Nous visiterons des dizaines de magasins tout à fait semblables, nous marcherons entre des remparts de livres, nous feuilletterons des publications, nous aurons des pourparlers confus avec des vendeuses à la peau trop pigmentée et à la beauté tarée qui ne comprendront rien à nos désirs. »

(p.148) « comment exprimer cela ? Tandis que les autres villes ont crû au sens économique du mot, qu'elles ont grandi en chiffres de statistique, en nombre, la notre est descendue vers l'essentiel. Rien de ce qui se passe ici n'est gratuit, rien n'arrive qui n'ait un sens grave, qui ne soit prémédité. Ici, les événements ne sont pas des fantômes éphémères, ils ont des racines profondes, ils atteignent le primordial. Ici, les choses se décident exemplairement et jusqu'à la fin des siècles. Ici, tout se joue une seule fois, irrévocablement. Voilà pourquoi dans ce qui arrive ici il y a cet accent de tristesse et d'austérité. »

### Brèves données biographiques et extraits divers.

Bruno Schulz naît en 1892 à Drohobycz (aujourd'hui dans l'ouest de l'Ukraine) dans une famille juive assimilée ayant fait le choix de la langue polonaise (langue de son œuvre). En 1910 il commence des études non achevées d'architecture à l'université de Lviv. De 1914 à 1915 Schulz étudie aux Beaux-arts de Vienne. La fin des années d'étude rimera pour Schulz avec le début d'une vie professionnelle ennuyante ; il sera professeur de dessin dans un lycée public de Drohobycz de 1924 jusqu'à sa mort. Schulz mourra en 1942, au cours de la deuxième guerre mondiale. Une part de ses écrits ont alors été perdus, dont le début d'un roman, « le messie » (et depuis on l'attend toujours... le messie.... de Schulz... ouais... désolé...).

(p.44) « dès ce temps-là, notre ville avait déjà tendance à sombrer dans la grisaille chronique du crépuscule, à se garnir sur les bords d'une lèpre obscure, d'une moisissure duveteuse et de mousse couleur de fer. »

(p.54) « il se détachait de plus en plus de la vie pratique. Quand ma mère, inquiète et chagrinée de son état, s'efforçait de l'amener un entretien sérieux sur nos affaires, sur le paiement de la prochaine échéance, il l'écoutait avec distraction, plein de trouble, des crispations sur son visage absent. Il arrivait qu'il l'interrompît soudain d'un geste conjuratoire pour courir au coin de la pièce coller l'oreille à une fente du plancher et rester ainsi à l'écoute, en levant ses deux index, afin de faire comprendre l'importance capitale de la chose. Nous ne percevions pas encore à l'époque le triste arrière-plan de ses extravagances, le déplorable complexe qui mûrissait en profondeur. »

(p.153) « ce n'est pas sans raison que ces rêves d'antan reviennent aujourd'hui. Aucun rêve, si absurde soit-il, ne se perd dans l'univers. Il y a en lui une faim de réalité, une aspiration qui engage la réalité, qui grandit et devient une reconnaissance de dette demandant à être payée. Nous avons depuis longtemps abandonné nos rêves de forteresse, et voici que, après tant d'années, il se trouve quelqu'un pour y revenir, un homme à l'âme naïve et fidèle qui les a tout naturellement pris au pied de la lettre. Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il avait les yeux incroyablement bleus, des yeux qui n'étaient pas faits pour voir, mais pour s'épuiser dans le rêve. Il m'a dit raconté qu'en arrivant dans cette région, dans ce pays anonyme n'appartenant à personne, il avait tout de suite senti l'odeur de l'aventure et de la poésie, il avait vu dans le ciel le contour, le fantôme, du mythe flottant au-dessus du pays. »

(p.186) « la poésie, ce sont des courts-circuits de sens qui se produisent entre les mots, c'est un brusque jaillissement de mythes primitifs.

En utilisant les mots courants nous oublions qu'ils sont des fragments d'histoires anciennes et éternelles, que – comme les barbares – nous sommes en train de bâtir notre maison avec des débris de statues des dieux. »

### Sources :

La majorité de mes connaissances littéraire étant le produit de mes lectures et non de cours théorique, des erreurs ou des interprétations trop personnelles sont envisageables. Si vous pensez en voir, n'hésitez pas à venir m'en parler (s'il sera trop tard pour l'article, son humble auteur, lui, aura peut-être la chance de se voir sauvé par votre brillant savoir).

Cet article n'aurait pu être écrit sans les réflexions provenant de la préface de A. Sandauer.

La petite biographie résulte d'un croisement entre des informations présentes dans le livre et de l'article Wikipédia sur Schulz (bouh!).

Julien Goossens

## **Quelques conseils pour passer une bonne ST-V !**

Favorise le pull plutôt que la veste : Ce sera plus facile pour bouger, quitte à en mettre deux. Qui plus est tu peux arborer ton magnifique pull de cercle, tel un signe de ralliement, un cocorico, une olaaaaa, bref ce que tu veux. Et aussi, si tu reçois de la bière dessus, ça te coutera moins que de passer ta veste en daim au pressing (oui je suis sûre que tu as une veste en daim). Sauf si tu aimes claquer ta thune à tout vent. Et si tel est le cas, je te proposerais bien de me la passer.

Sois préparé : Prévois des gants, écharpes, moufles, bonnet, alpagas de secours que sais-je, mais sache que tu risques d'avoir un peu froid. En effet, je ne vais pas te le cacher, un 20 novembre en Belgique, les températures ne te permettent pas de tomber la chemise (sauf éméché, mais après bonjour la pneumonie) Sache qu'une année, on a quand même eu de la neige. Je dis ça je dis rien.

Aussi, choisis bien tes chaussures : tu dois pouvoir marcher (soûl qui plus est) et rester debout plusieurs heures. Laisse donc tomber les sandalettes (toujours à cause du froid, suis un peu !) et les talons (même si tu as envie de sortir cette magnifique paire d'escarpins en taille 46, oublie).

Mais si tu te pointes au cortège, sans rien, et que tu viens te plaindre en mode « Aaaaah ! J'ai froid » ou « Aaaaaah j'ai mal aux pieds », et bien je rirais... Te voilà prévenu.

Mange ! : Et oui, cette fonction primaire est fondamentale pour passer une bonne Saint-V ! (et en règle générale manger c'est fondamental pour vivre). Mange avant, de manière... Comment dire ? Mange comme si c'était ton dernier repas. Voilà, histoire que, si tu bois de l'alcool, et bien tu ne seras pas mort soûl après une kriek. Aussi, je te conseille de prendre des trucs avec toi, au cas où tu sens durant la durée du cortège que ça ne va pas : gaufre, biscuits, couscous portable (biffer la mention inutile). Non seulement ça te fera du bien de manger, mais aussi tu seras vu comme un dieu avec ton paquet de cent wafers en train de distribuer l'aumône chez tes amis soûls. (et ça c'est jouissif, crois-moi)

En soi, ce conseil vaut pour à chaque fois que tu sors et que tu vas boire. Mais dans le cas de la Saint-V, tu risques de boire beaucoup. Donc tu dois manger BEAUCOUP !

Ne passe pas d'un char à l'autre : Alors oui, sociabiliser c'est bien, je ne vais pas te le cacher. Mais passer ta Saint-V à remonter/redescendre le cortège, pour passer une fois au CPL, une autre au CM ou encore au CPS, ça va juste un peu pourrir ton après-midi. Tu vas te trimballer d'un point à un autre et louper des trucs drôle qui s'y passent (et crois-moi, il y en a beaucoup !). Enfin après c'est toi qui vois hein, mais d'expérience ce ne sont pas les meilleurs cortèges.

Mais surtout, la Saint-V ce n'est qu'une fois par an : Amuse-toi !  
Sophie de Lombaerde



## **Seront-ils des citoyens critiques ?**

C'est la question que se posait l'APED, une association qui lutte pour une amélioration de l'enseignement, en regardant sortir, parés de diplômes, les élèves du secondaire en Belgique. Ni une ni deux, l'organisme lance alors une grande enquête en 2008, tous réseaux confondus et peu importe qu'on soit du Nord ou du Sud du pays. Le questionnaire qui fut proposé aux têtes blondes du Royaume fut composé dès 2007 par des professeurs de tout le pays, qu'ils enseignent en technique, général ou professionnel. L'enquête se divise alors en une série de thèmes que l'APED juge indispensable dans leurs compréhensions pour former de futurs citoyens critiques. Pour vous donner quelques chiffres, l'enquête a touché 2748 élèves à travers le pays. Les 5 grands thèmes que les questionnaires développent sont : la connaissance de l'environnement et de l'énergie verte, les problèmes économiques et sociaux actuels, les relations Nord-Sud, la capacité des élèves à se situer dans le temps et l'espace et enfin leur connaissance du passé de la Belgique et dans une plus large mesure du monde. Comme nous sommes des historiens, nous avons décidé de nous pencher sur les deux derniers points et de les expliciter afin d'émettre une hypothèse sur ce qui ne va pas. En effet, la plupart d'entre nous deviendront probablement professeurs et il est de notre devoir de comprendre les problèmes que rencontrent aujourd'hui l'enseignement de notre noble discipline. Pour des raisons pratiques, il nous est impossible de reproduire les tableaux de réponses dans leur entièreté et nous vous invitons à consulter l'enquête elle-même qui se trouve en ligne sur le site de l'APED : <http://www.skolo.org/spip.php?article486>.

### Présentation des tableaux

Note : Dans l'impossibilité de reproduire chaque tableau, nous avons décidé de porter notre choix sur la dernière colonne qui fait la moyenne entre tous les résultats, selon le réseau, la langue ou le sexe.

Commençons par prendre une question de référence, la 7 pour être précis. Il est alors demandé aux élèves de choisir quelle définition explique le mieux le Darwinisme. La bonne réponse, qui est la seule contenant la présence des termes « sélection naturelle » est choisie par au total 35,8% des élèves. La première réponse sélectionnée, à 44,2%, explique elle seulement que le darwinisme considère que les espèces ont évoluées. Autrement dit, 1/3 seulement connaît le contenu exact de la théorie de l'évolution selon Darwin. On peut alors penser que les autres, identifiant Darwin à l'idée d'évolution, n'ont jamais entendu parler de penseurs semblables comme Lamarck. Rappelons pour finir sur une note tristement comique que 5,9% des élèves interrogés sont persuadés que les travaux de Darwin portent sur la disparition de certaines espèces suite aux impacts de météorites.

Prenons maintenant notre première question d'historiens : « Quelle est l'origine des populations noires d'Amérique ? » Les résultats de cette question, présentés notamment en cours d'histoire de l'Afrique sont drôles tant ils sont ahurissant. Fort heureusement, 72,4% des élèves savent que ces populations sont issues du commerce triangulaire et sont donc les descendants de l'esclavage sur le continent américain. Les autres résultats sont eux complètement absurdes. En effet les 27,6% restants se divisent dans des propositions telles que les populations noires étaient là avant l'arrivée de l'homme blanc, elles ont traversé le détroit alors gelé de Béring. Mais le mieux reste cette réponse plébiscité par 3,1%, les Afro-américains sont des Africains qui ont fui la pauvreté.

Enfin, dernière question abordée ici, qui a colonisé quoi ? Dans cette question, il fut demandé aux élèves d'associer d'anciennes colonies aux colonisateurs ou de simplement dire que le pays demandé n'a jamais été colonisé. Le Congo est la seule colonie/bonne réponse choisie par plus de la moitié des élèves. Les autres colonies africaines : Algérie et Egypte n'obtiennent respectivement que 52,2 et 9,8% de bonnes réponses. Il n'y a aussi qu'un élève sur deux pour se rendre compte que la Turquie ne fut jamais colonisée. Le reste des résultats concernant notamment le Japon ou le Brésil reste tout aussi faible.

### Conclusion

Alors, quelle conclusion, indépendante de celle de l'APED, devrions-nous en tirer ? Chacun aura sa réponse et je ne vous invite qu'encore plus à consulter l'enquête cependant je voulais vous donner la piste de réflexion sur laquelle je suis parti.

Ce qui me choque le plus dans l'enquête n'est pas tant le manque de connaissances, je ne suis moi-même pas capable de répondre à toutes les questions et il n'a pas fallu attendre ces tableaux pour se rendre compte que le niveau de connaissances historiques moyennes est au plus bas. Non, ce qui me choque le plus, c'est que entre les lignes du tableau, j'ai l'impression de voir une l'impact d'une grande instrumentalisation de l'histoire ou même des connaissances en général. Ainsi, on voit dans le manque d'intérêt pour les thèses de Darwin le fait que dans notre société actuelle on vulgarise énormément, jusqu'à associer Darwin à l'évolution sans parler de ses prédecesseurs. Dans la question de l'origine des populations africaines d'Amérique, on constate que les élèves de nos écoles ne se rendent plus toujours compte de l'origine historique d'un problème d'actualité. En effet, comment un jeune pourrait-il comprendre les récentes manifestations aux U.S.A sans connaître la longue histoire d'antagonisme qui oppose les communautés noires et blanches dans ce pays ? Enfin, avec la dernière question, je pense qu'on touche à un problème de fond : la politisation de l'histoire. Je pense en effet qu'au travers de l'association entre colonisateur et colonisé, on rentre dans les problèmes des relations actuelles entre ex-colonisant et ex-colonisateurs. Ainsi, la plupart des élèves qui ont cru bon de répondre que la Turquie fut colonisée n'hésiterent pas à parler de l'Allemagne comme métropole.

Les problèmes soulevés par l'enquête sont donc complexes et également profonds. J'espère cependant que cet article pourra amener au débat et à la réflexion dans notre communauté d'historiens en devenir ou accompli.

Theys Benoît



# UrLuBerlus

Le Calendrier  
du 1<sup>er</sup>  
Quadr:

Dès que la JANE est passé,  
tu vienas que l'agenda



estudiantim te réserve  
quelques belles activités

Tu peras quelques TD



Tu vas dépenser  
toutes ces bières  
boes grâce aux  
6 heures existas



Il y aura déjà quelques  
babs, histoire de boire et  
danser de manière un peu  
plus distinguée qu'en TD





Fouquet

# JEUX ET AUTRES JOYEUSES

Sudoku Moyen et Difficile

1				2				6
7		9		4		3		8
		4	1		8	2		
3								2
			4		7			
5								4
		7	3		2	8		
8		2		6		5		9
4				9				7

			7		6			4
				5				2
6								
1		7	2	9				
9		3	1	4				
5								
3		6	5	8				
				6				7
			4		7			5

Merci à Sophie d'avoir trouvée cette magnifique archive

CERCLE D'HISTOIRE  
DE  
L'UNIVERSITE 1967

Bruxelles, le 5 avril 1967.

- 6 DEC 1967

23 NOV 1967

A Tous les Historiens bien  
Imprégnés des "hauts faits" de leurs maîtres, ..  
Ancestraux...

A toutes les demoiselles aimant l'Histoire  
d'une manière ou d'une autre...

Salut et gloire à Dieu!

Programme de l'historique S<sup>t</sup> Verhaegen. 1967

I. Réunion ± 15h. PLACE DU SABLON  
Chope du départ au Grand-MAYEUR

II la Cortège s'ébranle... Chopes... chopas... chopas...

III PLACE ROGIER... Fin du cortège...  
Réunion devant L'INNOVATION. (Flambant neuve!)  
Chopes de la dislocation - début du B<sup>d</sup> Baudouin.

IV ± 6h... on casse... la Graine!  
Chope du cassament... de la Graine.

V ± 7h la section s'élance à l'assaut de la Porte de Namur.  
Chopas... Salect... Hit. LAPIDUS

VI la section revient sur ses pas... en villa...  
Dancing... Las Vegas...  
Chopes... made in USA...!!!

VII Fin par ses propres!? Moyens...

DON DU PNEU ENGLEBERT



Éditeur responsable : Timo Steffens

Rédacteur en chef : Benoît Theys